

ERIC PUCHNER

FAMILLE MODÈLE

roman

*Traduit de l'américain
par France Camus-Pichon*

TERRES D'AMÉRIQUE

ALBIN MICHEL

« Terres d'Amérique »

Collection dirigée par Francis Geffard

© Éditions Albin Michel, 2011
pour la traduction française

Édition originale publiée sous le titre :

MODEL HOME

© Eric Puchner, 2010

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction complète ou partielle.
Cette édition est publiée avec l'accord de l'éditeur original Scribner,
une division de Simon and Schuster, Inc., New York.

*À Katharine,
pour le meilleur et pour le pire*

PREMIÈRE PARTIE

Été 1985

1

Deux jours après que sa voiture – une Chrysler LeBaron avec sièges en cuir et options haut de gamme – eut disparu de l’allée du garage, Warren Ziller longeait discrètement les demeures cossues de ses voisins, s’appliquant à boiter au même rythme que son chien. Le brouillard qui enveloppait Buggy Whip Lane embuait ses lunettes. On était en juin, mois des matins brumeux ; les lianes des bougainvillées grimpaient à l’assaut des poteaux télégraphiques, accrochées aux fils telles des guirlandes de Noël. Warren tirait sur la laisse de Mister Leonard, s’efforçant de suivre l’allée cavalière en bordure de la route. Une rassurante odeur de crottin montait des copeaux de bois à ses pieds. Il passa devant chez les Hathaway, les Wong, les Dunkirk, les Temple et les Starchild aux maisons blanches comme des dents, que seuls un cactus solitaire, un cerf en bronze dans le jardin ou une planche de surf appuyée au mur distinguaient de leurs voisines. Ces planches de surf étaient fascinantes. On les croyait prêtes à tomber, et elles restaient debout. Après trois ans dans le quartier, leur vue lui donnait encore le frisson. Lorsqu’il tentait de définir ce que la Californie représentait pour lui, la distance incommensurable qu’il avait parcourue depuis le

Wisconsin, Warren pensait toujours à ces magnifiques jouets en équilibre instable.

Mister Leonard s'immobilisa sur l'allée cavalière pour inspecter un rocher et se mit à chantonner. Une mélopée déchirante, comme pour inciter le rocher à chanter en duo avec lui. L'animal était vieux et perclus d'arthrite, mais l'idée qu'il puisse perdre la raison n'avait pas effleuré Warren. Pour un chien, il paraissait intelligent et plein de ressources, capable de retrouver les chaussures perdues ou d'ouvrir les portes d'un coup de patte.

« Vous n'avez rien remarqué d'anormal chez Mister Leonard ? » demanda Warren en rentrant chez lui. Les enfants étaient assis ensemble autour de la table de la cuisine, sûrement un effet du hasard. Une odeur de pieds et de McDo flottait dans la maison. Mister Leonard boitilla jusqu'à son écuelle et contempla sa maigre ration de croquettes.

« Mis à part le fait de chanter devant les rochers ? » répondit Lyle qui se coupait les ongles dans une chaussure de sport posée sur le sol. La sienne, apparemment.

« Donc tu as remarqué ? »

– Devant chaque rocher. C'est plus fort que lui.

– Quelqu'un lui a peut-être donné du LSD, suggéra Jonas.

– Ça m'étonnerait, dit Warren.

– Est-ce qu'il saute par les fenêtres en croyant qu'il va s'envoler ? »

Dustin s'esclaffa. « C'est un mythe.

– Ah bon, les chiens ne volent pas ? » ironisa Lyle en posant son coupe-ongles sur la table.

Camille, la femme de Warren, leva les yeux de son évier. « Je ne trouve pas ça drôle.

– Moi je trouve ça fabuleux, répliqua Dustin. Qu’il puisse rencontrer l’amour si tard dans l’existence.

– Au Vietnam, intervint Jonas, on tue les chiens quand ils ne servent plus à rien et on les mange. Il y a une recette de “chien aux sept sauces”.

– Ça suffit, les garçons ! s’écria Camille.

– Oui, approuva Lyle. Mister Leonard vous entend. »

Conscient qu’on parlait de lui, l’animal s’approcha de la table en traînant la patte et en agitant la queue. Dustin se pencha vers lui.

« Il y a si longtemps que je t’aime. Voyons à quelle sauce je vais te manger. »

Venant s’accroupir près de Mister Leonard pour lui caresser la tête, Camille foudroya ses enfants du regard. « J’espère que vous regretterez toutes ces moqueries, quand ce sera votre tour de chanter devant les rochers. »

Un silence coupable s’installa autour de la table. Warren eut pour une fois l’occasion d’observer ses trois enfants. Dustin, sur le point d’entrer à l’université et torse nu comme à son habitude, engloutissait un Egg McMuffin qu’il avait dû acheter en revenant de sa séance matinale de surf, et se préparait pour une nouvelle journée de répétitions assourdissantes dans le garage avec son groupe. Lyle, seize ans, rouquine et misanthrope, portait un T-shirt avec l’inscription MORT AUX SANDWICHS en travers de la poitrine, dernière protestation en date contre les campagnes publicitaires de l’industrie agro-alimentaire. Jonas, onze ans et obsédé par la mort... Que dire de Jonas ? Chaque matin il emplissait son bol de muesli, puis passait cinq minutes à enlever tous les raisins secs et les morceaux de dattes avant d’en recouvrir les céréales. Il préférait savoir où ils étaient, pour « ne pas tomber dessus par

surprise ». Ce jour-là il avait revêtu un coupe-vent orange sur un T-shirt de la même couleur. Le cœur de Warren se serra ; le désespoir le gagna. Il jeta un coup d'œil sous la table : jean de velours orange et, bien visibles, dépassant des mocassins de bateau, deux chaussettes couleur corail.

« Jonas, tu es orange des pieds à la tête. »

L'intéressé opina du chef.

« Il affirme sa personnalité », déclara Lyle.

Dustin donna à Jonas une tape sur l'épaule. « Bravo, grâce à toi les autres membres de la famille se sentent normaux. »

Warren regarda son fils orange retirer les raisins secs de son muesli. Il avait assez de soucis comme ça sans s'inquiéter pour la santé psychique de Jonas. « Tu ressembles à une carotte.

– Merci », répondit poliment Jonas.

Warren fronça les sourcils. Il prit la première page du journal et se trouva face à Mandy Rogers, la fillette handicapée mentale qui avait disparu de l'école. Les recherches duraient depuis deux semaines. Sa photo était placardée dans toute la ville : un visage lisse, genre marsouin, qui vous souriait sous un chapeau de cow-boy. Inquiétant et omniprésent. Chaque jour, pour aller au bureau, Warren passait en voiture devant la maison des Rogers et son escadron de camions hérissés d'antennes paraboliques.

« Si seulement on retrouvait le cadavre de cette malheureuse... »

– Qui te dit qu'elle est morte ? lança Camille. Tu ne pourrais pas être un peu moins morbide... »

– Parce que tu crois qu'elle a fait une fugue ?

– C'est vrai, maman, renchérit Lyle. Tu crois qu'elle attend au bureau des objets trouvés ?

– Et si c'était le type qui a volé la Chrysler ? suggéra Dustin.
– Ça m'étonnerait. Les voleurs de voitures ne kidnappent pas les enfants. »

Warren prononça ces mots sans ciller. Alors que les voisins laissaient leurs planches de surf sans surveillance dans le jardin, sa famille l'avait cru sur parole quand il avait annoncé qu'on venait de leur voler la Chrysler. Tout avait paru si facile que c'en était affligeant. Un coup de téléphone bidon à la police, un tour en ville pour porter plainte. (En réalité, il avait passé l'après-midi au bureau.) Il avait endormi leurs soupçons en évoquant les bandes de malfaiteurs qui sévissaient dans les résidences sécurisées, où tout le monde savait que les gens laissaient les clés sur leur voiture. Il avait traité les familles d'Herradura Estates de « doux rêveurs ».

À vrai dire, il avait nié l'évidence pour la Chrysler. Il espérait – bien qu'il n'ait pas fait un seul versement en six mois, ignorant les rappels de plus en plus secs et menaçants – que la société de recouvrement l'oublierait. Au lieu de quoi elle avait envoyé quelqu'un la nuit, pendant qu'il dormait. Quand il était sorti dans l'allée avec Mister Leonard, il ne restait qu'une tache d'huile à l'emplacement de la voiture. Cette tache était le signe avant-coureur des ennuis à venir. Les meubles allaient suivre, le nouveau lave-linge Maytag, et même la maison.

Dustin termina son petit-déjeuner, lécha la sauce qui avait coulé sur son poignet. Réflexe si enfantin, si innocent et spontané que Warren ravala son angoisse. Il protégerait cette innocence quoi qu'il lui en coûte. S'il fallait mentir à sa famille jusqu'à ce qu'il trouve le moyen de sortir de ce pétrin, il mentirait.

« Comment vont les Deadbeats ? » demanda-t-il à Dustin

qui s'était levé pour se laver les mains. Warren adorait s'asseoir dans le garage pendant que le groupe répétait, écouter leur musique envoûtante.

« On ne s'appelle plus comme ça.

– Ah bon ?

– C'est un nom débile. On en cherche un autre. »

Tournant le dos à son père, il fourragea dans le réfrigérateur. Warren connaissait bien ce dos. Il avait de longues conversations avec lui. Un dos musclé, avec une alternance de vallées et de mesas qui en faisaient la beauté : Warren s'était familiarisé avec lui comme avec un paysage ou un tableau de prédilection. Un dos, même muet, valait mieux que rien. Mais il fallait y croire, se convaincre qu'il vous écoutait, penché sur une guitare ou sur une planche de surf comme si on n'était pas là.

Camille avait disparu de la cuisine. Warren descendit de son tabouret devant le plan de travail pour partir à sa recherche. Comme leur chambre, le couloir était décoré de sculptures à base de coquillages, d'objets en macramé d'un brun merdique, et de tableaux rappelant la tache d'huile sur l'allée du garage. Camille les avait achetés dans une boutique baptisée « Figures libres », qui proposait les œuvres d'handicapés mentaux. La disparition de Mandy Rogers l'avait incitée à investir dans ces réalisations aussi ingrates qu'héroïques. Elle voulait en mettre dans toute la maison, mais comme les enfants refusaient d'orner leurs murs de « tableaux débiles », la plupart avaient atterri dans leur chambre. Quand Warren avait objecté qu'il vaudrait peut-être mieux freiner certaines formes de création, Camille l'avait traité de sans-cœur. Il n'avait pas osé répondre que cet argent jeté par les fenêtres l'effrayait.

Il trouva sa femme dans la salle de bains, en train de tirer sur sa jupe de tennis au lieu de s'habiller pour aller travailler. Il se rappela que c'était samedi. Camille réalisait des films pédagogiques pour l'enseignement public, et souvent il s'en voulait de ne pas prendre son travail suffisamment au sérieux. C'était la bonté de Camille – sa foi en des récompenses plus nobles que l'argent – qui l'attirait depuis toujours.

« D'où viennent les chaussettes orange de Jonas ? demanda-t-il en la regardant se mettre du rouge à lèvres.

– Il les a trouvées chez Nordstrom.

– C'est toi qui les lui as achetées ?

– Comment pouvais-je savoir qu'il allait se déguiser ? »

Warren s'assit au bord du lit pour délayer ses chaussures. « Si on m'avait donné le choix entre un gosse demeuré et un génie qui s'habille comme une carotte, j'aurais sans doute choisi le premier.

– La police a appelé ?

– Pourquoi ?

– Pour la Chrysler ! Ils ont du nouveau ? »

Warren secoua la tête. « Ils sont sûrement en train de faire des contrôles dans tout l'État. »

Heureusement, Camille ne parut pas mettre en doute cette affirmation et se tamponna les lèvres avec un kleenex. Un petit « T » rose, pareil au museau d'un chat, apparut au milieu. Elle restait ravissante : ses cheveux blonds, son teint de majorette, ses taches de rousseur, ses grands yeux et ses dents du bonheur lui valaient toujours les sourires des autres conducteurs. Elle était l'incarnation du Midwest comme Barbe-Noire celle des pirates : un emblème de l'espèce. Même fâchée contre Warren, le visage empourpré, elle gardait son air attendrissant d'étudiante. Il aurait voulu lui dire

que son projet immobilier dans le désert – pour lequel il avait tout sacrifié, jusqu’à l’avenir de ses enfants – tournait au désastre. Ils risquaient de perdre tout ce qu’ils possédaient. S’il la mettait au courant, ils pourraient affronter ensemble les huissiers, les coups de fil insistants et les investisseurs. Ce serait comme avant leur mariage, lorsqu’il faisait son droit à Chicago et partageait avec elle un studio minable de Rogers Park, si pauvres tous deux qu’ils en étaient réduits à manger un élan abattu dans le Michigan par le frère de Camille. Tout l’hiver ils avaient consommé de la viande d’élan hachée, masquant le goût à l’aide d’un mélange aromatique pour hamburgers. Ils l’avaient baptisé « Elanburger », riant ensemble des slogans publicitaires qu’ils inventaient.

Il se leva et embrassa Camille dans le cou, caressa les petits bourrelets récemment apparus autour de sa taille. Surprise, elle se retourna.

« Camille... »

La surprise fit place à l’inquiétude. « Quoi donc ?

– Il y a quelque chose... »

Il évita son regard. La semaine précédente, pendant qu’ils faisaient l’amour, elle avait prononcé des paroles étranges et terribles, une confession désespérée. *Je voudrais mourir*. Par la fenêtre de la chambre, il voyait Dustin astiquer sa planche de surf dans le jardin, à genoux sur la pelouse où Jonas s’entraînait pour son cours d’escrime. Le soleil perçait à travers la brume, illuminant les kakis d’un plaqueminier tout proche. Dessous, brandissant son épée en pleine lumière, son fils couleur d’orange semblait étrangement beau.

« Au sujet de Mister Leonard, dit calmement Warren. On devrait peut-être l’emmener chez le vétérinaire. »